

CHAPTER 20

LES MURMURES D'ISTANBUL ENTRE PASSÉ ET PRÉSENT

ISTANBUL WHISPERS BETWEEN PAST AND PRESENT

Seldağ BANKIR MESÇİOĞLU¹

¹Lectrice Dr., Université d'Istanbul, Faculté des Lettres, Langue et Littérature Françaises, Istanbul, Turquie
e-mail: seldag.bankir@istanbul.edu.tr

DOI: 10.26650/B/AA04.2021.001-3.20

RÉSUMÉ

Dans notre étude, nous avons pour objectif de faire une lecture sémiotique du roman de David Boratav, intitulé « Murmures à Beyoğlu » en nous focalisant sur les rapports entre le narrateur-sujet et les villes qui constituent le dispositif spatial du discours romanesque. Le roman relate l'histoire d'un homme, originaire d'Istanbul, qui vient à Paris à la fin de son enfance suite à l'exil de son père, ce dernier étant un écrivain et chercheur turc. Après avoir vécu à Paris et à Londres pendant presque 50 ans, il se voit dans l'obligation de revenir à Istanbul suite à un concours de circonstances. Dans cette ville qu'il a quittée enfant, il déambule dans les quartiers de la ville en voyant ressurgir les souvenirs enfouis de son enfance. Dans notre travail, nous visons à étudier les différents rapports que le narrateur entretient avec les villes où il vit, particulièrement avec Istanbul, dans une perspective sémiotique. Nous considérons les villes comme un effet de sens de façon à indiquer les différentes valeurs et passions qu'elles suscitent chez l'actant-sujet (le narrateur). En examinant l'activité perceptive et sensible du narrateur-sujet et les rôles actantiels, thématiques et axiologiques des villes dans le discours romanesque, nous nous proposons de mettre en évidence comment se configurent les villes de façon à influencer sur le devenir de l'actant-sujet.

Mots-clés: Discours romanesque, ville, identité, perception, analyse sémiotique

ABSTRACT

This article aims to study David Boratav's novel "Murmures à Beyoğlu" from a semiotic point of view. In our study, we focus on the relationships between the narrator-subject and the cities that constitute the spatial device of novelistic discourse. The novel tells the story of a man, originally from Istanbul, who came to Paris at the end of his childhood following the exile of his father who is a Turkish

writer and researcher. After living in Paris and London for almost 50 years, he finds himself obliged to return to Istanbul following a combination of circumstances. In this city that he left as a child, he wanders through the city's neighborhoods, seeing buried memories of his childhood reappear. In our work, we aim to study the different relationships that the narrator has with the cities where he lives, particularly with Istanbul, from a semiotic perspective. We consider cities as an effect of meaning in order to indicate the different values and passions which they arouse in the acting subject (the narrator). By examining the perceptual and sensitive activity of the narrator-subject and the actantial, thematic and axiological roles of cities in the discourse, we propose to highlight how cities are configured so as to influence the identity construction of the subject.

Keywords: Novel discourse, city, identity, perception, semiotic analysis

EXTENDED ABSTRACT

In our study, we aim to analyze David Boratav's novel "Murmures à Beyoğlu" from a semiotic point of view. This first novel of the author, winner of the Prix Gironde Nouvelles Ecritures (2009), tells the story of a man, originally from Istanbul, who came to Paris at the end of his childhood following the exile of his father who is a Turkish writer and researcher. After living in Paris and London for almost 50 years, he finds himself obliged to return to Istanbul following a combination of circumstances. In this city that he left as a child, he wanders through the city's neighborhoods, seeing buried memories of his childhood reappear. In this city of childhood, he sets out to find himself, his past and his bodily and emotional well-being.

In this first novel of the author marked by a beautiful writing harmonizing the themes such as melancholy, nostalgia, wandering and belonging, the cities - Paris, London and particularly Istanbul - have a dominant function, and they preside to the narrative organization of the text. In our work, we aim to study the different relationships that the narrator has with the cities where he lives, particularly with Istanbul, from a semiotic perspective.

Semiotics known as the theory of signification is a discipline which aims to study the meaning and its manifestations in various objects of study such as texts, images, gestures, sounds, etc. This discipline which brings a rich set of theories and methods on the meaning marks since the dawn of the XXth century several disciplines like literature, linguistics and anthropology. Using semiotic and phenomenological tools of analysis, we propose to study the relations of meaning that the spatial elements have with other components of the text such as narrative development, the actantial system, and axiology. We seek to explore various relationships established between spatial configurations and the subjective configuration of

the narrator-subject. For this purpose, we examine the way in which the subject intervenes in the arrangement of space and conversely the way in which space acts on the configuration of his subjectivity.

In the context of our study, the pathemic and axiological dimensions occupy a particularly important place. We study the discursive constructions of space through the cognitive and emotional competence of the narrator-subject. We mainly focus on his perceptual and sensitive activity to analyze various relationships that he has with cities, particularly with his hometown Istanbul. In our study, by considering cities according to the consciousness that perceives them, we see how the axiological system takes shape through the values that the subject invests in spaces. We consider cities as an effect of meaning in order to indicate the different values and passions which they arouse in the subject (the narrator). By examining the perceptual and sensitive activity of the narrator-subject and the actantial, thematic and axiological roles of cities in the discourse, we aim to highlight how cities are configured in order to influence the identity construction of the subject.

In our study, we see that the cities are not only used for the implementation of the subject's actions. Through conflictual or contractual programs, they determine the actions of the character, influence his life plans, exercise manipulations, encourage him to acquire skills, achieve a performance, and implement a positive or negative sanction. The cities appear as real actors who participate in the narration by contributing considerably to construct the meaning of the text at different levels. Our study therefore aims to highlight the meaning of the interaction between space and subject by using the analytical tools provided by discursive and phenomenological semiotics.

1. Les murmures d'Istanbul

Murmures à Beyoğlu est le premier roman de David Boratav, né d'un père turc et d'une mère française. Dans son œuvre couronnée par le Prix Gironde Nouvelles Ecritures en 2009, Boratav s'inspire de la vie de son grand-père Pertev Naili Boratav, un éminent écrivain et spécialiste en littérature populaire et folklore turcs, qui est malheureusement forcé à l'exil en 1952 à Paris à cause de ses opinions politiques. Dans le roman, Pertev Naili Boratav se manifeste comme un acteur qui joue le rôle du père du narrateur portant le même nom, ainsi l'auteur mêle-t-il le réel et la fiction dans son univers romanesque.

Dans ce premier roman de l'auteur marqué par une belle écriture harmonisant les thèmes tels que la mélancolie, la nostalgie, l'errance et l'appartenance, les villes, Paris, Londres et particulièrement Istanbul, ont une fonction dominante, et elles président à l'organisation narrative du texte. Nous y suivons divers rapports que le narrateur-personnage entretient avec ces villes dans son cours de vie. Après avoir vécu à Paris et à Londres pendant presque 50 ans, il retourne à Istanbul, sa ville d'origine qu'il a dû quitter suite à l'exil forcé de son père induit par l'oppression politique. Il s'agit à la fois d'un retour au pays d'origine et d'un retour en arrière pour lui. C'est dans cette ville d'enfance qu'il se met en quête de soi, de son passé et de son bien-être corporel et affectif.

Comme le signale le titre du roman *Murmures à Beyoğlu*, « Beyoğlu » qui est l'un des vieux quartiers d'Istanbul a une place privilégiée dans le récit, car c'est dans ce quartier que le narrateur passe les plus beaux moments de son enfance ; toutefois au cours du roman, il se déplace aussi dans plusieurs autres quartiers de la ville, ce qui nous permet de suivre les murmures de tout Istanbul.

Dans notre travail, nous nous proposons d'examiner les rapports entre l'espace romanesque et le devenir du narrateur-sujet dans une perspective sémiotique et phénoménologique.

2. Approche sémiotique

La sémiotique connue comme théorie de la signification est une discipline qui a pour objectif d'étudier le sens et ses manifestations dans divers objets d'étude tels que des textes, des images, des gestes, des sons, etc. Cette discipline qui apporte un riche ensemble de théories et de méthodes sur la signification marque depuis l'aube du XXème siècle plusieurs disciplines comme la littérature, la linguistique et l'anthropologie.

Comme l'indique Jacques Fontanille dans son travail *Espaces du sens, morphologies spatiales et structures sémiotiques*, « le rôle de l'espace dans la constitution des formes

signifiantes et des langages est un point de discussion traditionnel et toujours aussi vif en linguistique et en sémiotique » (Fontanille, 2000, p. 1). A partir des années 70, l'espace commence à être considéré comme une instance investie de sens et non pas comme un simple objet d'une théorie de la description. Ainsi se développe une sémiotique de l'espace qui met les éléments spatiaux au cœur du procès de signification. A ce sujet, Manar Hammad affirme que « la première nouveauté apportée par la sémiotique de l'espace est celle de considérer l'espace comme porteur de sens et non comme simple circonstant de l'action » (Hammad, 2013).

La sémiotique enrichit ses champs d'investigations au cours des années 80 grâce à la reconnaissance des études sur l'énonciation et la phénoménologie et elle conduit l'analyse du sens au niveau de la perception et de la présence de manière à élucider les rapports entre le sujet et le monde sensible. Les thèmes comme l'affectivité, la présence, la perception et le corps sensible sont abordés comme des *propriétés du discours* et deviennent des objets d'étude importants pour l'analyse de la signification du texte. Les réflexions phénoménologiques permettent également de mieux comprendre la signification des configurations spatiales dans les études. Comme l'affirme Henri Mitterrand dans la préface de l'œuvre de Denis Bertrand, *L'espace et le sens*, « la sémiotique s'appuie ... sur la phénoménologie de la perception pour dégager les qualités spécifiques d'un espace romanesque qui n'est pas une pure topographie, mais qui est aussi et surtout un espace sensible, un espace pragmatique » (Bertrand, 1985, p. 11).

Dans notre corpus, les villes en tant qu'espaces romanesques jouent des rôles déterminants pour l'organisation de la signification du texte. En recourant aux outils d'analyse sémiotiques et phénoménologiques, nous nous proposons d'étudier les relations de signification qu'entretiennent les éléments spatiaux avec d'autres composantes du texte telles que le développement narratif, le système actantiel et l'axiologie. Il s'agit d'explorer surtout divers rapports établis entre les configurations spatiales et la configuration subjective du narrateur-sujet. Dans ce but, nous examinons la manière dont le sujet intervient dans la disposition de l'espace et inversement la manière dont l'espace agit sur la configuration de sa subjectivité.

Comme le rappelle Denis Bertrand, « l'espace n'est pas une simple topographie ; il est en même temps, et à tous les niveaux, le support d'une axiologie ; il est entièrement investi des valeurs » (Bertrand, 1985, p. 60). De ce point de vue, dans le cadre de notre étude, les dimensions pathémique et axiologique occupent une place particulièrement importante. Nous étudions les constructions discursives de l'espace romanesque à travers la compétence cognitive et affective du narrateur-sujet. Concernant la mise en discours des villes en tant

qu'espaces romanesques, B. Altınbüken indique que « La représentation de la ville est faite sur l'axe du temps par un sujet accomplissant différents rôles (sujet sensible - sujet savant – sujet passionnel). La présence de l'objet (ville) est liée à la perception, à la connaissance et à l'imagination du sujet » (Altınbüken, 2011, p. 58). Nous nous focalisons donc sur l'activité perceptive et sensible du narrateur-sujet pour analyser divers rapports qu'il entretient avec les villes, particulièrement avec sa ville natale Istanbul.

Dans notre étude, en considérant les villes en fonction de la conscience qui les perçoit, nous voyons comment le système axiologique prend forme à travers les valeurs que le sujet investit dans l'univers spatial. Nous recourons alors à la thymie en repérant les vecteurs sensoriels et affectifs portant sur la spatialisation. Dans notre travail, nous visons à étudier le sens qui relève de l'interaction entre espace et sujet en nous servant des outils d'analyse que fournit la sémiotique discursive et phénoménologique.

3. Analyse sémiotique des rapports entre le sujet et l'espace romanesque

3.1. Le personnage en tant que sujet vulnérable en proie à l'insomnie

Le narrateur est le personnage principal du roman, nous suivons les événements à travers ses yeux, ses connaissances, ses ressentis. Originaire d'Istanbul, il vient à Paris à l'âge d'onze ans suite à l'exil forcé de son père qui est un écrivain et chercheur turc. Devenu adulte, il s'installe à Londres. Parvenu à la cinquantaine, il mène une vie pénible pour plusieurs raisons. Sa femme le quitte pour un autre homme, il a des contacts faibles avec son fils, il souffre d'insomnie depuis des mois. Il apparaît donc dans le début du discours romanesque comme un sujet sensible qui cherche à surmonter de grands tourments qui envahissent son être.

Le roman s'ouvre sur les explications du narrateur-sujet concernant sa maladie, sa condition physique et morale. Il exprime son état souffrant de cette manière :

J'étais dans un souterrain, un tunnel de fatigue qui s'étendait devant moi, implacable et sans porte de sortie. [...] Mes sens s'émoûssaient. [...] Du fond de mon accablement je guettais la sortie du cauchemar, ou un répit quelconque, tout en ayant la conviction ... qu'une fin, ma fin, peut-être, était proche. (Boratav, 2009, p. 13)

Les ennuis que le personnage a vécus avec ses parents et son travail nocturne apparaissent comme les motifs qui engendrent son insomnie et qui continuent à aggraver sa déchéance corporelle et affective. Le narrateur apparaît comme un sujet enfermé dans le désespoir de sa maladie dont les effets le saisissent d'une manière intense. Il qualifie son existence de

« fantomique » (Boratav, 2009, p. 19). A cause de la fatigue due à l'insomnie, son dispositif est marqué par le manque d'énergie, de vitalité et de désir. Il se trouve dans un processus de démodalisation qui diminue la force de son /vouloir/ et son /pouvoir/ dans son parcours de persévérance. Il est donc déterminé par un état intensément dysphorique au niveau corporel et affectif au début du récit.

Dans le récit, les passages qui renseignent sur la maladie du sujet révèlent déjà les valorisations concernant sa perception des villes. Dans les moments où il parvient à s'assoupir, il est « assailli » (Boratav, 2009, p. 17) de pensées qui lui rappellent les marches forcées qu'il a faites à Paris, Marseille et Londres, les villes où il avait habité à un moment de son existence. Il indique qu'il ressent dans ces moments d'assoupissement « les mêmes sensations d'inconfort, d'épreuve physique et de lourdeur morale » (Boratav, 2009, p. 18) lorsqu'il marche dans ces villes. Donc nous voyons qu'au début du récit, le narrateur-sujet se manifeste dans le discours avec une présence faible et fragile, comme un sujet sensible dont la conscience est fortement visée par la présence des pensées obsessionnelles sur les villes qui attendent ses moments les plus faibles pour l'attaquer. Il est important de noter que ces villes « Paris », « Marseille », « Londres » sont déterminées par les valeurs négatives dont les tensions exercent un malaise physique et moral sur le champ de présence du sujet.

3.2. Trois villes marquant le parcours de vie du sujet : Istanbul, Paris, Londres

Bien que le narrateur considère son état souffrant comme « un mal incurable » (Boratav, 2009, p. 20) et qu'il porte un jugement négatif sur la psychologie en général, il finit par accepter d'aller consulter un psychologue juif dont le cabinet se trouve en face d'une mosquée. Il exprime que cette situation concernant la proximité spatiale entre le bureau d'un juif et une mosquée exerce sur lui un « attrait immédiat » (Boratav, 2009, p. 20). C'est cet attrait qui l'incite à aller voir son psychologue dans les prochaines séances. Cet attrait qu'il qualifie d'une « curiosité sociologique » (Boratav, 2009, p. 20) met en évidence sa perception intentionnelle pour une particularité sociologique appartenant à sa ville natale, Istanbul, surtout à Beyoğlu, ancien quartier où vivent tous ensemble les musulmans, les chrétiens et les juifs dans sa période d'enfance. Cela nous permet de voir Istanbul comme /un lieu de souvenirs/ ancré dans la conscience du sujet.

Les événements qui ramènent le narrateur à Istanbul commencent par la mort de son père avec lequel il a des rapports distants à cause de l'exil vécu comme une expérience douloureuse pour toute la famille. A ce point du récit, ce qui se révèle dans le discours romanesque, ce

n'est pas seulement la tristesse due à la mort du père, c'est à la fois la « répulsion » du sujet qu'il ressent envers Paris. Au cours de l'enterrement de son père, il exprime nettement son « dégoût intense » (Boratav, 2009, p. 25) pour cette ville. Il se trouve plusieurs passages qui traduisent son rapport conflictuel avec Paris qui se manifeste dans le récit comme /un lieu d'exil/.

Que ce fût à Paris que j'enterrais mon père, dans cette ville honnie où en dépit du mythe familial de l'intégration réussie ... je ne m'étais jamais senti chez moi, cela seyait à mon état et semblait coller aux symptômes de l'angoisse chronique que j'avais contractée ces derniers mois, prolongeant la sensation nauséuse produite en moi par le déplacement de Londres en un malaise physique généralisé dont je craignais qu'il ne mutât, purement et simplement, en dépression réactionnelle. [...] L'horreur que m'inspiraient les regards qu'on échangeait dans cette ville, la langue étrangère qu'on y parlait, la géographie encombrée ... j'étais ici, une fois encore, un étranger. (Boratav, 2009, p. 25)

Dans ces extraits, plusieurs termes « honnie », « dégoût », « horreur », « étranger » dénotent la valeur négative de Paris pour le sujet, sa valeur répulsive qui est d'ordre dysphorique au niveau thymique. Il exprime son désir de « [se] sauver de l'aliénation que ce lieu, ce ciel, ces murs provoquaient en [lui] » (Boratav, 2009, p. 25). Le discours du narrateur met en évidence alors ses rôles thématiques « aliéné » et « étranger » qu'il assume à ce /lieu d'exil/. Les expressions telles que « angoisse », « sensation nauséuse », « malaise physique », « dépression » dénotent de leur part les effets négatifs que Paris exerce sur le sujet sensible dont l'état dysphorique se manifeste au niveau corporel et affectif.

Derrière l'apparence d'une « intégration réussie » se trouve une épreuve décevante de la désintégration pour le sujet. Il se sent étranger au système social de Paris et cela engendre une dévalorisation dysphorique de l'espace. D'autre part, dans le discours du narrateur émerge une comparaison appréciative entre deux villes, Paris et Istanbul.

J'enterrais un homme qui sans le dire avait rêvé d'être inhumé parmi les siens, sous la clarté du ciel et face au reflet des eaux d'Istanbul, devant un ciel qui, ce jour-là, était si bas que personne n'osait lever les yeux du trou dans lequel on déposait le corps. (Boratav, 2009, p. 25)

L'énoncé met en évidence clairement deux valeurs opposées entre les villes. Alors qu'Istanbul se caractérise avec son atmosphère brillante dénotant une valeur attractive d'ordre positif, Paris est marquée par son atmosphère sombre et triste dénotant une valeur répulsive d'ordre négatif.

Après les funérailles de son père, le narrateur veut rentrer à Londres le plus rapidement possible. Cette fois-ci nous voyons ses réflexions sur cette ville qu'il décrit comme « une

immense zone urbaine, froide, difforme et anonyme, la ville idéale » (Boratav, 2009, pp. 38, 39). Bien qu'il trouve « inintéressante » (Boratav, 2009, p. 150) la vie à Londres, il se sent « moins étranger » dans cette ville dotée d'un « cosmopolitisme nivelé » (Boratav, 2009, p. 42). Donc, nous voyons la valorisation positive de l'anonymat et du cosmopolitisme dans la discours du sujet qui dévalorise les limites d'une nation ou d'une identité nationale. Contrairement à Paris, Londres se manifeste comme l'objet d'un investissement relativement positif, comme un /espace de refuge/ qui lui permet de fuir les tensions accablantes de Paris.

Dans la suite du récit, apparaissent aussi ses réflexions sur Istanbul, sa ville d'origine. Le narrateur parle de son processus d'intégration à Paris après l'exil de son père lorsqu'il était un petit enfant. Les passages qui relatent ce processus mettent en évidence un grand conflit intérieur du sujet qui remet en question les valeurs sociales de deux pays ; et l'identité se trouve certes au cœur de ce questionnement.

La migration forcée après l'exil de son père provoque des cassures dans le parcours syntagmatique du sujet et devient la source de remaniements identitaires considérables. La séparation d'avec son ancien lieu de vie suscite des troubles de l'adaptation et un mal-être chez l'enfant-sujet. L'équilibre lié à l'ancienne forme de vie est bouleversé. Il cherche à réparer la situation de déséquilibre insupportable dans laquelle il se trouve pour trouver un nouvel équilibre, pour persévérer dans son parcours de vie. L'enfant commence à se comporter comme les habitants de ce nouveau pays afin de pouvoir y trouver un placement, entrer dans le système social en France.

Au niveau narratif du texte, nous voyons émerger un programme narratif de l'enfant-sujet qui consiste à construire une nouvelle identité à la recherche d'une intégration totale dans le nouveau pays. Ce programme narratif relève d'un /devoir/ et d'un /vouloir/ forcé au niveau des modalités. Le fait d'exil oblige l'enfant à oublier sa vie d'avant. La ville natale se montre comme un objet de valeur désirable, mais inaccessible. Tant qu'il reste dans son axe de désir, il lui fait de la peine. Il « fait vœu d'oubli » pour ne plus souffrir et il cherche à « réinventer son enfance à onze ans » (Boratav, 2009, p. 34).

Le dispositif pathémique de l'enfant est déterminé par une souffrance intérieure liée à la séparation d'avec son pays d'origine. Afin de surmonter ce sentiment du déracinement, il constitue des stratégies d'adaptation au nouveau pays. Il développe une attitude défensive en déniait la réalité et le clivage entre les deux pays. Il s'efforce de se construire une fausse identité en mentant sur son identité nationale, son nom, sa famille lorsqu'il est avec ses camarades dans l'internat français :

Je mentais sur la nationalité de mes parents, changeais mon lieu de naissance, omettais les détails les plus compromettants de ma vie d'avant - et voilà quand ma langue fourchait et que ma couverture était menacée. (Boratav, 2009, p. 32)

Dans le parcours du héros, la migration forcée entraîne une transposition d'un système culturel à un autre. Le sujet déplacé se confronte à l'altérité, et son identité est mise à l'épreuve. Il refuse de prendre le rôle de l'/étranger/, de l'/Autre/ qui est extérieur au système social du nouveau pays. Au niveau axiologique, il s'agit d'une révision des valeurs sociales en fonction de changements de vie imposés et sollicités. Le pays natal est ignoré alors que la France est idéalisée par l'enfant. On assiste à une dévalorisation de l'identité turque et à une valorisation de la culture française dans la perception du sujet. Nous observons surtout un rapport antagonique entre le sujet et sa langue maternelle qu'il appelle « l'autre langue ».

L'autre langue, je m'en sentais très éloigné. [...] Elle ne servait plus à rien et quand son existence se manifestait, elle me pénalisait. Je n'y pouvais rien : quand une langue *est*, n'est-ce pas, elle ne peut plus *ne plus être*. [...] L'autre langue me ramenait à un passé géographique, devenu, à force, une telle abstraction que chaque mot prononcé lors des conversations que j'avais encore avec mes parents m'était extrêmement pénible, comme un lieu-dit déserté, un objet oublié dans un coin et qui tombe de son support sans raison apparente. Je détestais cette nostalgie. [...] Ces mots ... c'étaient des ombres dans l'immobilité impénétrable d'un univers disparu, une sorte d'Atlantide morbide. Sans support, la langue se répandait en moi à la manière d'une infection contractée à la naissance, une maladie génétique : c'était la langue de l'encombrement, un corps étranger qui me tenaillait et me harcelait. Je préférais briller en français... (Boratav, 2009, pp. 31, 32)

Dans le programme narratif du sujet, sa langue maternelle apparaît comme un anti-sujet constituant un grand obstacle pour la réalisation de son but qui consiste à construire une nouvelle identité. La construction d'une nouvelle identité sociale au niveau de la nationalité et de la culture est un programme compliqué qui amène le sujet à un dédoublement de l'identité. Pour pouvoir trouver une place dans un milieu social d'appartenance, l'enfant s'efforce à maîtriser parfaitement la langue française, il cherche à /savoir/ être un français. Il mobilise tout son /pouvoir/ pour cacher son étrangeté en occultant la souffrance du manque d'attaches territoriales, mais la langue maternelle qui est une forte évocation nostalgique se montre comme une force perturbatrice affaiblissant le /pouvoir/ du sujet dans sa quête. Son dispositif est marqué par la tension de désaccord entre l'intense désir d'être comme un français (/vouloir/ être) et l'impossibilité de se détacher de la véritable identité (/ne pas pouvoir être/). Il subit une dualité intérieure entre l'identité sociale qu'il cherche à manifester aux autres (fausse identité) et sa véritable identité qu'il veut cacher. Cette dualité qui dote le sujet de la confusion et de la honte nuit à son sentiment d'unicité, à la cohésion interne de son identité.

Le sujet est en relation conflictuelle avec sa langue « dans laquelle [il] avai[t] découvert le monde » (Boratav, 2009, p. 51) parce qu'elle est directement liée à la patrie, l'objet de valeur qu'il se voit dans l'obligation d'oublier pour ne plus souffrir. Elle est en même temps la partie essentielle de son identité nationale qu'il veut occulter. Donc la langue turque constitue inévitablement un lien de continuité avec le passé dont il veut se débarrasser. Istanbul et sa vie d'avant sont profondément ancrées dans le corps du sujet à travers la langue dont le /pouvoir/ a une grande étendue et une forte intensité sur sa présence.

Au niveau pragmatique, la manifestation de la langue maternelle menace de trahir sa fausse identité, et au niveau pathémique, elle suscite chez lui un sentiment de déracinement, une souffrance difficile à supporter dans son champ de présence, d'où le rapport antagonique entre les deux actants. Même à l'âge adulte, le narrateur-sujet évite toute proximité avec la langue turque. Et à la fin de ce parcours, nous voyons que la quête d'intégration du sujet en France finit par l'échec alors qu'il tend vers un rejet de son identité nationale.

3.3. Retour à Istanbul

Devenu adulte, le narrateur-personnage ne veut pas rentrer à Istanbul même pour voyager. Il préfère rester à l'écart de tout ce qui se rapporte à ses origines. Il exprime qu'« à force d'être déçu, le désir d'un pays peut disparaître totalement du cœur d'un homme » (Boratav, 2009, p. 60). Cependant au cours des démarches officielles concernant la mort de son père, l'officier lui propose la possibilité d'avoir un passeport turc. Il refuse en protestant d'abord, mais il finit par accepter devant l'insistance de l'officier pour simplifier l'enregistrement du décès. Après avoir reçu son passeport, il exprime ses pensées de cette manière :

Si tu n'allais pas à elle, me dis-je, si tu la délaissais ou l'excluais de ta vie, la patrie te rattrapait. Tu avais beau te cacher, elle revenait toujours à toi. (Boratav, 2009, p. 29)

Cet extrait nous permet de voir la relation sensible d'ordre jonctif entre les deux actants, le narrateur-personnage et sa patrie. Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, après les épreuves qu'il a subies suite à l'exil du père, dans la perception du personnage, la valeur positive de son pays et particulièrement de sa ville natale Istanbul change en valeur négative. La disjonction avec cet objet de valeur qui le rendait heureux autrefois le tourmente fortement et l'oblige à changer de vision dans son rapport avec lui. La valeur euphorique de cet objet impossible à atteindre se transforme en une anti-valeur dysphorique dont la réflexion même suffit à rendre malheureux le sujet sensible. Ainsi évite-il tout rapport avec lui (ancien objet de valeur) dans l'incapacité de tolérer les tensions dispersives qu'il suscite dans son champ de présence.

L'extrait est également significatif dans le sens où il met en scène le rapport conflictuel entre ces deux actants. Nous voyons que la « patrie » apparaît en même temps comme un actant qui vise le personnage pour l'« attraper » en plus d'être un simple objet de valeur à la fois euphorique et dysphorique. Dans ce processus de fuite et de poursuite, la force du /pouvoir/ de la patrie l'emporte sur le /pouvoir/ du narrateur-personnage et nous voyons son échec dans son programme narratif de fuite.

Dans le récit, une suite d'évènements après le décès de son père ramène le narrateur à Istanbul. La mort de son père, l'abandon de sa femme, l'aggravation de son état de santé l'incitent à se mettre en question. Les traitements psychologiques qu'il a reçus pour son trouble corporel et affectif jouent aussi un rôle important dans sa remise en question de soi : « Je revoyais mon passé par les yeux de ce garçon » (Boratav, 2009, p. 34). Les séances l'incitent à s'interroger sur les liens entre les difficultés actuelles qu'il a subies et ses expériences passées liées à la migration forcée. Le sujet est amené à prendre conscience de l'influence des conflits refoulés et non résolus sur son fonctionnement cognitif et émotionnel :

Mes séances avec Julius Lenz validaient ce lieu commun selon lequel il était du devoir d'un adulte, quelle que soit la nature de ses échecs ou de sa déchéance, de se refaire. Et c'était vrai qu'au bout de ces trajectoires hasardeuses qu'étaient nos échanges ... surgissaient parfois avec netteté un personnage secondaire ... une incongruité oubliés. Je remontais alors mon propre temps à l'affût de ce que j'avais été naguère de plus singulier, de plus unique et de plus précieux et ce guet incessant pouvait donner l'illusion d'un répit, voire d'un rajeunissement. (Boratav, 2009, p. 105)

Nous voyons que les séances engendrent des changements significatifs dans le dispositif cognitif et émotionnel du sujet dans le sens positif. Elles favorisent l'exploration de soi et la prise de conscience des dysfonctionnements identitaires. Au cours de ces thérapies visant une descente en soi chez le sujet, ce dernier entend « une curieuse voix-off », son « Moi exacerbé » (Boratav, 2009, p. 107) répondre aux questions du psychothérapeute. A ce point du récit, émerge nettement un dédoublement de l'identité du sujet dans le discours romanesque. Cette voix contrarie ses réflexions qu'il a exprimées explicitement alors qu'elle révèle celles qu'il a tenues dans les profondeurs de son esprit.

Pourquoi te livres-tu ainsi ? (chuchotait avec urgence le Moi exacerbé). [...] Comment oses-tu te lamenter dans ce fauteuil ? Si ce que tu penses est ce que tu énonces tout haut, personne ne te contredira. Tu voudrais avoir tort, ... tu voudrais être sauvé ! Mais tu n'y as jamais cru ! [...] Si tu veux faire quelque chose de ta vie, brise le charme. Cesse de tergiverser. Finis-en avec les séances et va te rendre compte par toi-même, sans te chercher de raison, sans en avoir trouvé encore... (Boratav, 2009, pp. 107, 108, 109)

Tous ces faits insinuent déjà l'idée de « faire table rase du passé » (Boratav, 2009, p. 105) à l'esprit du personnage et l'inclinent à penser au retour à Istanbul. Et un dernier incident lui fait prendre cette décision. Quelque temps après son décès, il voit la traduction de l'un des poèmes de son père dans un grand quotidien français. Il n'est pas au courant de l'existence d'un tel poème qu'un ami de son père a trouvé et publié avec sa propre traduction en français. Le narrateur se met en colère en face de cette traduction « ridicule » (Boratav, 2009, p. 170) publiée à son insu. Il la considère comme une insulte à leur nom et il se met à la recherche de ce manuscrit qu'il pense être dans les mains de sa mère. Cette dernière étant partie à Istanbul après les funérailles, il se voit dans l'obligation de revenir dans cette ville qu'il a quittée enfant pour « mettre la main sur le manuscrit » (Boratav, 2009, p. 73).

A la recherche de ce manuscrit perdu, le narrateur personnage déambule dans les quartiers de la ville en voyant ressurgir les souvenirs enfouis de son enfance. L'évocation de ces souvenirs d'enfance dans les années 50 et ses découvertes dans la ville moderne alternent au fil des chapitres, et nous assistons à un va et vient entre le point de vue du narrateur adulte et du narrateur enfant à propos d'Istanbul.

3.4. Istanbul des années 1950

Dans les passages qui relatent les souvenirs d'enfance, le narrateur se décrit comme un enfant heureux, plein de vitalité, savourant tous les plaisirs que la ville lui offre. La ville décrite du point de vue de l'enfant est déterminée par une pluralité d'images, de sons, d'odeurs de façon à exposer la vivacité des sensations dans cette ville animée.

Istanbul, vue de Beyoğlu, est une ville bleue avec du vert, du rose et des reflets gris quand le soleil se couche derrière Nakkaş Baba de l'Autre Côté. [...] Le goût de l'esturgeon, ... des moules, ... des calamars, ... on trouve ces choses exclusivement ... à l'extrême limite, là où Istanbul se transforme en port de pêche [...] L'air est meilleur à Tarabya [...] L'eau d'ici lave tout, la saleté comme les soucis. (Boratav, 2009, pp. 75, 88, 98)

Entouré de proches parents et d'amis, l'enfant invente les joies particulières dans cette ville animée et colorée. Ses nombreux besoins et désirs y trouvent leur satisfaction. C'est un espace où se développe sa conscience de soi, la conscience d'être « istanbouliote » (Boratav, 2009, p. 74). Dans sa perception, « Istanbul, c'est le plus bel endroit du monde ! » (Boratav, 2009, p. 76) et « la ville est [son] royaume » (Boratav, 2009, p. 161). Pour lui, d'être istanbouliote, c'est un privilège qui lui fait se sentir plus précieux. Nous voyons donc la relation affective de l'enfant à Istanbul, sa valeur positive dans son appréhension et son sentiment de maîtrise qu'il ressent envers cette ville. Un régime d'appropriation détermine la manière d'être et de faire du sujet dans cette ville.

Le quartier « Beyoğlu » où l'enfant habite est particulièrement significatif pour le sujet dans le sens où il sent un grand sentiment d'appartenance pour ce quartier qu'il associe avec son père dans sa conscience. Il exprime cette appartenance de cette manière :

Beyoğlu, c'est mon quartier. Littéralement, le Fils du Bey. Le Bey, celui qu'on appelle comme ça ici dans notre rue ... c'est le père, et ce père a un fils et ce fils c'est moi. Ce qui fait de moi l'unique fils du seul bey du quartier du Fils du Bey. C'est un signe. Un signe de quoi, je l'ignore, mais quand on est fils du bey dans le quartier du même nom, laissez-moi vous dire les égards auxquels vous avez droit. (Boratav, 2009, p. 74)

Donc, dans le texte nous observons que l'épreuve décevante de l'exil du père provoque une inversion des valeurs que le sujet attribue à la ville. Alors qu'il est profondément attaché à Istanbul, il se trouve dans l'obligation de se séparer de cet objet de valeur intensément euphorique. Et après sa migration forcée, cette ville devient l'objet d'un investissement négatif.

3.5. Istanbul des années 2000

A son retour à Istanbul après presque 50 ans, le narrateur a du mal à la reconnaître. Les premiers jours, il n'y a personne qu'il connaît sauf sa mère. Il déambule dans l'anonymat dans les quartiers à la recherche des traces du passé, mais il ne trouve rien. A son arrivée, il a même de la difficulté à parler turc, ce qui l'amène à recouvrir le rôle thématique « étranger » une fois encore, mais cette fois-ci dans son propre pays :

Mes difficultés pratiques avaient commencé dès mon arrivée. [...] A Beyoğlu, où tout est appels, invectives et chuchotements, j'avais été frappé de mutisme... Moi, l'enfant du pays, n'achetais que ce qui pouvait être désigné du doigt ou d'un signe de tête. [...] Au risque de me perdre dans cette ville redevenue étrangère, je ne demandais pas mon chemin. [...] Je n'étais personne pour personne, il n'y avait que moi et cette ville qui me glissait dessus. [...] Il me faudrait tout réapprendre de cet endroit qu'on m'avait forcé à désapprendre... (Boratav, 2009, pp. 133, 134, 136)

L'extrait nous permet de voir la perte d'attachement entre le narrateur-sujet et sa ville natale. Istanbul apparaît comme un espace démodalisant où les compétences cognitives du sujet disparaissent. Même s'il essaie d'abord de communiquer avec les gens en construisant des phrases « hésitantes et maladroitement », « le flot des phrases [se tarit] et les mots [s'épuisent] très vite » (Boratav, 2009, p. 133) avec ses mots. Son dispositif modal est marqué par le manque de /savoir/ et de /pouvoir/ pour agir à son aise, pour communiquer dans cette ville du passé. Dépourvu de /savoir/ et de /faire/ pragmatique pour bien s'orienter dans la ville, il se trouve aliéné parmi ses congénères.

La défaillance cognitive du sujet sur la langue turque et son peu d'emprise sur la ville engendrent le sentiment de non-appartenance chez le sujet au niveau pathémique. L'expression « ville qui me glissait dessus » est très significative dans le sens où elle montre une forte discordance avec le sujet et la ville. Privé de repères dans un milieu « étranger », il se confronte à sa solitude.

J'avais déjà disparu une fois et j'étais mort pour ceux qui vivaient ici, à Istanbul. [...] Les premiers jours en effet, personne n'avait paru se rendre compte de ma présence en ville. Personne n'avait su et personne ne pouvait savoir. La question n'était même pas là. La question était plutôt : Qui aurait su que j'étais rentré ? Ma mère. C'était la somme, à peu près, de ce qu'il restait à mes yeux de vivants dans cette ville du passé. (Boratav, 2009, p. 132)

Le discours du sujet met en évidence un manque social par rapport à un lieu d'appartenance. L'espace en tant que support de relations sociales est un facteur important dans la formation de l'identité sociale. C'est essentiel d'être reconnu pour être quelqu'un, pour ressentir un sentiment d'existence. Son dispositif étant marqué par l'anonymat social, le sujet éprouve le manque d'une intégration communautaire dans sa propre ville.

Les premiers jours à Istanbul, son état faible et vulnérable dû à sa maladie continue : « Cette fatigue qui ne me quittait jamais, ... en voyage je redevenais, à cause de mon handicap, un vulnérable mortel » (Boratav, 2009, pp. 149, 150). Le sujet se détermine toujours par son dispositif déficient au niveau corporel et affectif. Durant ses promenades dans la ville, il exprime qu'il n'éprouve pas de la peine au souvenir de cette ville d'enfance, mais sous cet air d'indifférence à la ville, se cache son reproche contre ceux qui l'obligent à oublier cet ancien objet de valeur.

Comment pouvais-je regretter ce qu'on avait exigé que j'oublie ? Il n'y avait rien, pas une pierre, pas une vue, pas un son ou une odeur, que j'eusse à regretter. (Boratav, 2009, p. 136)

Le personnage est soumis aux tensions latentes des conflits refoulés du passé qui ont rompu ses rapports avec cette ville d'origine, mais cette situation le pousse à construire un nouveau programme narratif qui consiste à établir de nouveaux liens avec Istanbul au niveau pragmatique et cognitif : « Il me faudrait tout réapprendre de cet endroit qu'on m'avait forcé à désapprendre » (Boratav, 2009, p. 136). Avec le temps, à la recherche du manuscrit de son père, il rencontre de nouvelles personnes et retrouve peu à peu sa langue maternelle. Il se promène dans les rues dans un mouvement aléatoire et il découvre la ville actuelle. La ville commence alors à se transformer en /espace d'apprentissage/ pour lui.

3.6. Resémantisation de la ville et transformation du sujet

De nouvelles appréciations sont construites au fur et à mesure des déplacements du narrateur, de ses activités de découverte de la ville. On observe une variation dans la prise du sujet sur la ville déterminant son monde extérieur. Ces appréciations commencent à révéler une valorisation positive dans sa perception de la ville.

De là, une vue s'ouvrait, majestueuse, sur le Bosphore. J'y contemplai la ville dans la lumière qui s'intensifiait. ... la mer de Marmara, puis un bout de l'isthme de la Corne d'Or ; enfin l'immensité du ciel purifié par la pluie nocturne. [...] Une quiétude propre à Istanbul régnait dans l'appartement qu'Orhan m'avait prêté le temps de mon séjour. [...] le calme de l'endroit pouvait être rompu par le cri d'une mouette, ou l'agitation soudaine de l'embarcadère. [...] Beyoğlu gardait un charme suranné ... (Boratav, 2009, pp. 151, 179, 180)

Le narrateur se manifeste comme un sujet sensible dont le faire perceptif dénote un changement dans sa valorisation de la ville. Istanbul se transforme d'un espace soi-disant indifférent en un espace pathémisé et esthétisé dont l'ambiance éveille ses sensations. Elle est caractérisée par sa beauté pleine de grandeur et son attrait puissant qu'elle exerce sur le sujet. L'expression « quiétude propre à Istanbul » est particulièrement significative dans le sens où la ville exerce une impression de calme sur le sujet dont le dispositif est affecté par les tensions des reproches du passé. Après un certain temps, on observe même une amélioration dans son état corporel et affectif.

La ville était là, devant moi... Elle se trouvait plutôt dans cette majesté bleue que j'observais, perplexe, depuis ma fenêtre. [...] Le bleu dominait toujours, les bruits s'étaient amplifiés, les voix étaient différentes. C'était la même ville, mais dans un ordre différent. ... Dans cet intérieur qui n'était pas le mien, je me sentais pourtant chez moi. Le sommeil me manquait toujours mais, là où, à Londres, la fatigue me transformait en être vulnérable, recroquevillé et paranoïaque, dans ce logement je ne ressentais rien des faiblesses qui m'accablaient en temps normal. [...] Je pourrais m'installer, pensai-je, dans la solitude de ce meublé où j'étais parfois saisi par un étrange sentiment d'omniscience, comme si depuis cette cellule j'avais pu voir sans être vu, par un œil-de-bœuf perché très haut dans la ville, une lucarne qui se serait ouverte directement sur un pan oublié de ma mémoire. [...] Si la ville pouvait m'apporter quoi que ce soit, me disais-je, cela résiderait peut-être dans ma capacité à ... dissoudre dans son chaos vivifiant *mon trop lourd condensé de sommeil*. (Boratav, 2009, pp. 181-182)

L'extrait nous montre l'intense activité perceptive et sensible du sujet de façon à indiquer de nouveaux effets de sens sur Istanbul. Etant le centre d'un réseau de perceptions et de

sensations, il exprime ses appréciations d'ordre positif sur la ville. Tout d'abord, la répétition de l'expression « majesté » qu'on a vue dans le précédent extrait insiste sur l'admiration que le Bosphore exerce sur lui. Ensuite nous assistons à un processus de reconnaissance de la ville de la part du sujet. Il éprouve les émotions esthétiques et la familiarité en observant la ville même si cette dernière dispose d'« un ordre différent » par rapport au passé.

Istanbul se montre comme un actant-destinateur qui exerce un attrait physique et émotif sur le personnage. La ville détend le sujet avec sa quiétude particulière en même temps qu'elle le ranime avec sa vivacité. L'extrait met en évidence clairement la transformation méliorative dans l'état corporel, cognitif et affectif du sujet. Après un bref instant de trouble cognitif (« perplexe »), il commence à éprouver un sentiment de bien-être en observant la ville. Il commence à s'adapter à l'espace où il se trouve et il éprouve un sentiment d'appartenance au point de vouloir s'y installer. Il s'agit donc d'un commencement de réappropriation de la ville de la part du sujet.

Avant son retour à Istanbul, le personnage apparaissait comme un sujet déficient au niveau corporel et affectif ; il était dépourvu d'un ancrage sur un espace d'appartenance. Mais nous voyons que son séjour à Istanbul permet le progrès de la conscience (« j'étais parfois saisi par un étrange sentiment d'omniscience... ») et la reconstitution de l'équilibre corporel et passionnel (« je ne ressentais rien des faiblesses qui m'accablaient... ») chez lui. Au niveau narratif, Istanbul apparaît alors comme un actant adjuvant capable de lui transmettre les modalités de /pouvoir/ et /savoir/ pour qu'il en finisse avec son état frustré. Il a désormais un corps plus fort sur lequel il a repris le contrôle, et cela lui permet de mieux participer au monde extérieur et d'y prendre position.

La transformation de l'état du sujet nous amène à considérer le rapport médiateur du corps propre dans le monde d'un point de vue phénoménologique. En nous référant à Jacques Fontanille¹, nous soulignons que la signification relève d'un acte réunissant l'univers extéroceptif et l'univers intéroceptif, ces derniers étant les deux macro-sémiotiques. Le corps propre du sujet qui est l'opérateur de la sémosis se déplace entre ces deux univers. En examinant les activités perceptives et sensibles de notre sujet en fonction des rapports entre son monde intérieur (univers intéroceptif correspondant à la perception intérieure d'ordre

1 « La signification suppose donc pour commencer un mode de perceptions, où le *corps propre*, en prenant position, installe globalement deux *macro-sémiotiques*, dont la frontière peut toujours se déplacer, mais qui ont chacune une forme spécifique. D'un côté, l'*intéroceptivité* donne lieu à une sémiotique qui a la forme d'une langue naturelle, et, de l'autre côté, l'*extéroceptivité* donne lieu à une sémiotique qui a la forme d'une *sémiotique du monde naturel*. La signification est donc l'acte qui réunit ces deux macro-sémiotiques, et ce, grâce au corps propre du sujet de la perception ... » (Fontanille, 1998, p. 35)

affectif et cognitif) et son monde extérieur (univers extéroceptif correspondant à la perception du monde extérieur), nous pouvons dire qu'alors que le sujet se trouve à Paris, Londres, Marseille, dans une autre ville qu'Istanbul, son corps propre rejette l'appartenance au monde extérieur du fait du manque d'adaptation avec son monde intérieur. Cependant à Istanbul où il commence à régler les dysfonctionnements corporels et passionnels, il parvient à établir un équilibre entre son monde intérieur et le monde extérieur.

Concernant sa transformation méliorative, le narrateur indique aussi un développement important dans son devenir : « Le moi exacerbé qui m'avait poursuivi de sa voix sarcastique chez le docteur Lenz s'était éteint... Il n'avait rien à dire et je ne m'en portais que mieux » (Boratav, 2009, p. 182). Le sujet qui a subi un dédoublement de l'identité réussit à réparer son dysfonctionnement cognitif. Ainsi le séjour à Istanbul permet-il également la reconstitution de l'unité identitaire.

Dans la suite du récit, Istanbul continue à paraître avec son rôle salvateur. Dans un restaurant, sur l'insistance des garçons, le narrateur boit du *rakı*, la boisson turque traditionnelle qu'il n'aime pas du tout et dont il ne boit jamais, et à la fin de cette nuit il dort finalement pour la première fois depuis des mois. Il décrit ce sommeil comme « une indéniable narcose, une léthargie immédiate, qui fit place à la plus insondable inconscience » (Boratav, 2009, p. 229). Et il exprime son nouvel état après ce sommeil de cette manière :

J'étais frais, reposé et indemne. J'étais même dans une forme imbattable. [...] Il y avait quelques jours encore, je ... m'étais résolu à l'inévitable, à cette *insomnie fatale* qui me retranchait peu à peu du monde et me condamnait à la déliquescence, à l'effacement par paliers, à l'écrasement de mes forces et de ma volonté. Et puis, lorsque je m'y attendais le moins, ce sursaut s'était produit en moi. ... Cela était suffisant pour que je reprenne goût à ce repos dont j'avais été privé pendant des mois entiers, ainsi qu'à la vie qui continuait de battre dans mes veines. Mon mal s'était dissous puis écoulé hors de moi. Le voyage, l'air d'Istanbul, le calme de la chambre d'Orhan, le *rakı dip*, tout pouvait l'expliquer... (Boratav, 2009, pp. 252-253)

Dans le récit, Istanbul se manifeste comme un lieu de transformation où le sujet passe clairement d'un état de manque à un état de plénitude au niveau corporel, cognitif et affectif. Il s'agit d'un dépassement de soi pour le sujet, une ouverture vers une nouvelle vie : « Que les choses changeraient et qu'une nouvelle vie commençait... » (Boratav, 2009, p. 269).

A la fin du récit, le narrateur comprend que le manuscrit de son père pour lequel il est revenu à Istanbul n'avait jamais existé, mais cela ne compte plus pour lui parce qu'Istanbul avec toutes ses composantes apparaît comme un actant (à la fois destinataire et adjuvant) qui lui permet d'acquérir son objet de valeur principal « la guérison », et d'autres valeurs d'ordre pathémique comme « le bien-être » et « le sentiment de liberté ». C'est grâce à elle

qu'il réalise sa conjonction avec les modalités nécessaires de /vouloir, /pouvoir/ et /savoir/ pour commencer une nouvelle forme de vie d'ordre euphorique. Nous assistons donc à une réconciliation finale qui consiste à résorber les tensions du conflit entre le sujet, son passé et sa ville natale Istanbul.

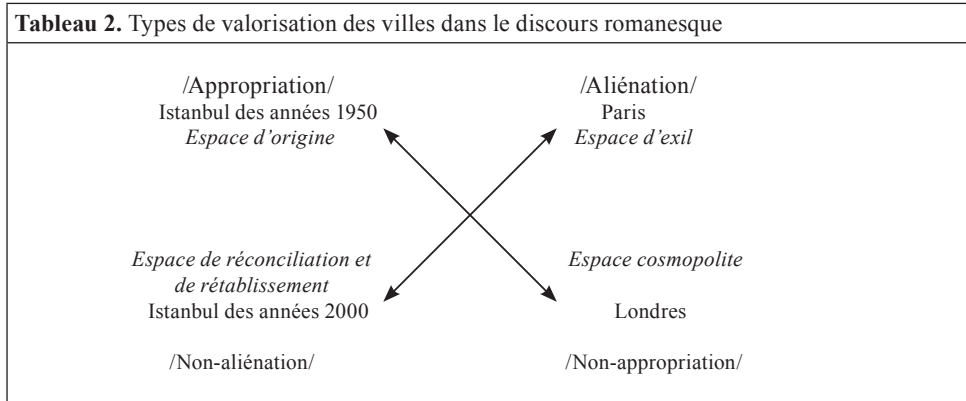
Conclusion

Dans notre étude, nous avons constaté que les villes dans le roman de David Boratav, Paris, Londres, Istanbul, n'apparaissent pas comme un simple cadre où les acteurs se déplacent et les événements se produisent, elles contribuent considérablement à construire la signification du texte aux différents niveaux : dans la construction des relations actantielles, dans la formation des programmes narratifs, dans l'élaboration des processus axiologiques et de l'univers sémantique. Elles jouent particulièrement un rôle important dans la construction du dispositif identitaire du sujet.

Dans le discours romanesque, Paris, Londres et Istanbul se déterminent par diverses valeurs que le sujet leur attribue en fonction de ses actes perceptifs et sensibles. On peut les présenter dans le tableau suivant :

Tableau 1. Valeurs attribuées aux villes en fonction des régimes de présence du sujet			
Ville	Valeurs attribuées	Régime de présence du sujet	Etat thymique du sujet
Paris	Espace d'exil Espace étranger	Aliénation	Dysphorie
Londres	Espace de refuge (échappatoire) Espace cosmopolite	Anonymat Cosmopolitisme	Aphorie
Istanbul des années 1950	Espace d'origine Espace d'enfance	Appropriation Appartenance	Euphorie
Istanbul au cours des années de l'exil	Espace de souvenirs Espace à oublier	Déracinement	Dysphorie
Istanbul des années 2000	Espace indifférent ↓ Espace d'apprentissage ↓ Espace de rétablissement ↓ Espace de réconciliation	Etrangeté ↓ Adaptation ↓ Réappropriation	Dysphorie ↓ Aphorie ↓ Euphorie

En partant de l'axiologie élémentaire « /appropriation/ vs /aliénation/ » que nous avons déterminée dans le récit, nous pouvons présenter les principaux types de valorisation des villes dans le discours romanesque sur le carré sémiotique comme suit :



Notre étude nous montre que dans le roman de l'auteur, les trois villes et surtout Istanbul se manifestent comme des véritables acteurs/actants qui participent à la narration en assumant les différents rôles actantiels, thématiques et axiologiques suscitant les différentes valeurs et passions chez le sujet à travers des relations tantôt contractuelles, tantôt polémiques. Chez Boratav, nous observons notamment une esthétique qui donne la primauté aux effets de sens chargés de valeur affective en fonction des variations de rapports entre le personnage et les espaces, et l'approche sémiotique nous permet de voir la manière dont ces effets de sens se construisent aux différents niveaux du discours romanesque.

Références / References

- Altınbüken, B. (2011). *Le voyage mis en discours : récits, carnets, guides ; approche sémiotique* (Thèse de doctorat en cotutelle, Université Lumière Lyon 2, Université d'Istanbul). http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2011/altinbuken_b#p=0&a=title
- Bertrand, D. (1985). *L'espace et le sens. Germinal d'Emile Zola*. Paris-Amsterdam, Editions Hadès-Benjamins.
- Boratav, D. (2009). *Murmures à Beyoğlu*. Paris, Gallimard.
- Fontanille, J. (1998). *Sémiotique du discours*. Limoges. Pulim.
- Fontanille, J. (2000). Espaces du sens, morphologies spatiales et structures sémiotiques, *L'Espace, Actes du Congrès de l'Association Canadienne des Sociétés Savantes*.
- Hammad, M. (2013). La sémiotisation de l'espace. Esquisse d'une manière de faire. *Actes Sémiotiques* [En ligne], 116, consulté le 19/02/2020, URL : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/2807>